

## LA LUMIERE

La lumière est assimilée le plus souvent à la connaissance, mais <sup>il ne s'agit</sup> évidemment pas <sup>de</sup> la connaissance discursive, mentale, ni <sup>de</sup> la connaissance sentimentale, <sup>de</sup> l'effusion du coeur. C'est quelque chose qui est aussi intuitif que la connaissance par effusion sentimentale et aussi abstrait, objectif, que la connaissance scientifique ; c'est une connaissance unifiante et plénière que j'appellerai la connaissance intuitive. Ce mot de "intuitif" est très souvent entaché aujourd'hui de biologie ou de psychologie. J'aimerais qu'il soit pris comme une connaissance qui met en jeu non seulement la raison ou l'intelligence, non seulement le coeur ou l'émotion, non seulement le coeur et les sens, mais qui les réunit dans une connaissance directe et immédiate des êtres et des choses. Connaissance également où l'intelligence, l'amour, l'expérience sont réunis dans une même donnée.

Pour rendre la chose un peu plus tangible, sachez que ce que j'essaye de dire sur la lumière, comprise comme connaissance, est indiqué à la fin du Paradis dans "La divine comédie", quand Dante termine en voyant une flambée de lumière en forme de cercle, en forme de roue. Dans cette lumière, l'identité de celui qui connaît et de ce qui est connu, la distance entre l'intelligence qui croit comprendre et l'intelligible qui échappe à toute intelligence, cette connaissance unitive est symbolisée, parce que là encore nous arrivons à un domaine où le langage dialectique ne suffit plus, on entre dans le monde des symboles. Le symbolisme est celui du cercle qu'on retrouve d'ailleurs aussi bien dans le bouddhisme, dans l'hindouisme que dans l'islam. Il joue un rôle

éminent dans le christianisme sous forme de la rosace, et on le retrouve dans des formes dérivées comme la rose-croix.

Dante voit un cercle de feu qu'il assimile à de la lumière. C'est le moment où le feu et la lumière deviennent équivalents, et en philologie sémitique la chose apparaît, parce qu'en hébreu comme en arabe, vous avez le mot *nâr* qui signifie le feu et le mot *nûr* qui signifie la lumière. Vous avez juste une syllabe, et vous savez que dans la langue sémitique les voyelles correspondent à l'esprit, celui qui flotte sur les eaux, qui anime, donne la vie, c'est pourquoi on ne les écrit pas. Alors vous avez le mot *nâr* et vous avez le mot *nûr*, le kabbaliste dira qu'il y a juste le déplacement ou le passage de l'être final, du *alif*, de la création, de l'être existencié qui correspond au feu, à l'être épuré, à cet au-delà de l'être qu'est la lumière indifférenciée. A la fin de sa quête initiatique, Dante ayant abandonné un temps Virgile se fait initier par Béatrice, et se trouve au point final de sa course. Qu'est-ce qu'il voit? Il voit un grand cercle où le *nâr* et le *nûr* sont confondus, où le feu et la lumière sont unifiés et ne font plus qu'un, et ceci existe dans toutes les traditions. Un auteur contemporain, T.S. Eliot, le dit également, à la fin des "Quartets" : "*The fire and the rose are one*" (le feu et la rose ne font plus qu'un). C'est le lieu aussi où la flamme d'amour vive et la lumière de la connaissance se réunissent et ne forment plus qu'une seule réalité. Et c'est le lieu qu'atteint Dante, on ne sait pas ce qui arrive après. Car cette connaissance a une particularité, elle est connaissance unitive du sujet et de l'objet mais elle est également connaissance extinctive. Après ça il n'y a plus à en parler, il n'y a rien à dire. C'est le moment où l'on passe à travers le miroir, puis on disparaît.

Vous connaissez cet apologue du peintre taoïste qui avait peint sur un mur tout le monde créé, la nature : il y avait des arbres, des animaux, des cascades, des sources. Et l'empereur vient avec sa cour, ils admirent. Le monde créé est là recréé, une peinture qui à première vue semble le comble du naturalisme. Le peintre s'en approche, il se met à palper, et petit à petit il se confond avec son oeuvre et passe au travers. Et il va, il disparaît, il n'y a plus de peintre. Alors, c'est le degré de la connaissance qui est unitive et extinctive à la fois. Elle joint les contradictoires, elle joint l'être et le non-être, la connaissance et l'amour, mais, en même temps, elle gomme les traits individuels, elle fait disparaître la nature. Il n'y a plus d'histoire, il n'y a plus d'anecdote, et je pourrais donc m'arrêter en ce point parce qu'il n'y a plus de conférencier, bien sûr! ... Mais, hélas, nous sommes dans ce monde et on va continuer. ... Non, je ne dis pas hélas : il est très bon de survivre et de vivre, nous sommes dans ce monde, on est de chair et d'os et on n'a pas palpé entièrement le mur, alors continuons à le palper un petit peu ensemble. Dans "La divine comédie", qu'est-ce donc que ce cercle ? C'est la roue de la Loi, c'est le *dharma-çakra* des bouddhistes, c'est la roue qui, à l'extérieur, symbolise la nature et le monde créé - c'est le tableau du moine taoïste - et plus on approche du centre de la roue et du moyeu, plus on est proche du *nûr*, de la lumière, de la connaissance. Et toutes les traditions, qu'on les appelle des *dharmas*, des voies, des *turuq* en arabe, sont comparées à autant de rayons qui mènent à une vérité unique et indicible, évanescence et vide, qui se trouve au centre de la roue.

Ceci existe dans toutes les traditions sans exception, et en islam il est considéré que ce vide central, c'est la lumière, la connaissance totale unitive et extinctive. Il y a une sourate du Coran qui le dit, que je tiens à vous citer : "Dieu est la lumière des cieux et de la terre. Sa

lumière est semblable à un tabernacle" (1). En arabe on emploie le mot *mishkât*, qu'on retrouve aussi dans d'autres langues sémitiques, qu'on traduit en général par la niche. Je préfère la traduction "tabernacle", non pas qu'elle soit plus poétique, mais parce que quand on arrive à un texte qu'il faut comprendre mystiquement le mot tabernacle fait tout de suite penser à d'autres traditions. Ça fait penser au judaïsme, ça fait penser aux tables de la Loi, ça fait penser au christianisme.

Et l'un de mes souvenirs les plus forts est en Ethiopie, à Harar, où il y avait une ligne de moines danseurs devant un tabernacle. Ils répétaient la danse de David devant l'arche, et ils répétaient aussi l'extase d'Ezéchiél devant la roue. La roue, dont j'ai parlé tout à l'heure, a été l'objet d'une vision de la part d'Ezéchiél, et qu'a fait Ezéchiél à ce moment ? Debout sur la pointe des pieds, il ne pouvait plus parler, il balbutiait et regardait la roue, suspendu comme ça, et tout tremblant. C'est à cela que doit mener finalement la connaissance et c'est le moment où comme le dit Djalâl ud-Dîn Rûmi : "... on va au marché, on vend son habileté et on achète l'émerveillement". Alors Ezéchiél arrive à cet émerveillement qui fait qu'il ne peut plus articuler une parole ; il ne peut plus faire de phrases, il répète comme un enfant ba... ba... ba... devant la roue, la vision de cette roue qui est la connaissance plénière et unitive. Il se trouve dans une situation de tétanisation, il est médusé par ce qu'il voit. Il est immobile. Mais c'est une immobilité qui n'est pas l'immobilité de la pierre, ce n'est pas une immobilité passive, c'est une immobilité vibrante qui est un surcroît de vitalité. Et ce balbutiement, nous le retrouvons chez Moïse, quand il est chargé d'une mission par Dieu. Il dit : "Je ne sais

---

(1) Réf. : sourate 24, âyât 35.

pas parler, je ne peux pas parler, envoie avec moi mon frère Aaron qui, lui, peut faire des prêches et peut convaincre les gens. Moi, je ne peux qu'admirer". Et vous l'avez également avec Mahomet. Mahomet, il est 'ummî an-nabî'(1). On dit qu'il ne savait ni lire ni écrire. Il s'agit de bien autre chose, il s'agit du même blocage de la dialectique, et de cette connaissance par intuition qui remplace la connaissance analytique par compartiments. Il ne fait plus de dialectique et il ne sait plus parler.

Vous retrouvez la même chose en Inde, lorsque le Bouddha a réuni ses disciples autour de lui, au moment de mourir, il ne disait plus rien. Silence. Il allait mourir, tout le monde était là. A un moment donné un de ses disciples, Ananda, a souri et lui a tendu une fleur. Le Bouddha l'a prise, il est mort. Mais il venait de montrer en acceptant cette fleur qu'il acceptait l'intuition, sans phrases, sans démonstration, se plaçant au centre de la roue de la Loi de Ananda, et en même temps, il indiquait à la communauté qu'il le choisissait pour le continuer, car il était compris. C'est là que l'acte de compréhension et l'acte d'amour se réunissent.

Pour revenir au tabernacle, quantité de livres soufis s'appellent "Mishkât al-anwâr", le tabernacle des lumières. Et ce passage du Coran, (sourate 24, âyât 35), est très souvent commenté par les mystiques et comme je vous disais je traduis *mishkât* par tabernacle pour le rapprocher d'autres traditions.

Alors "Dieu est la Lumière des Cieux et de la Terre.

Sa lumière est semblable à un Tabernacle  
où se trouve une Lampe ; la Lampe est dans un

---

(1) 'ummî : il ne sait que ce que Allah lui a révélé  
nabî : prophète

Verre ; le Verre est comme un astre brillant ; elle est allumée grâce à un Arbre béni, un olivier, ni d'orient ni d'occident, dont l'Huile éclairait, ou peu s'en faut, même si nul feu ne la touchait. Lumière sur lumière. Dieu guide vers sa Lumière ceux qu'Il veut.

Dieu propose des paraboles aux hommes.

Et Dieu est de toute chose Savant."

*Nûr ala nûr*, lumière sur lumière, c'est la phrase décisive. Et vous voyez que cette sourate commence par la lumière et se referme sur la connaissance. On commence par "Il est la lumière", c'est la première phrase, et "Il est de toute chose savant", c'est la dernière. La lumière est donc assimilée à la connaissance intuitive, plénière et unifiante.

Ensuite, "... il est la lumière des cieux et de la terre...", donc, c'est un peu l'esprit qui est sur les eaux, et "... Sa lumière est semblable à un tabernacle...". Ce qui est intéressant enfin - il y a beaucoup de choses que l'on pourrait tirer de cette sourate, et on ne s'en est pas fait faute -, c'est que le verre est assimilé à un astre. Donc, le macrocosme et le microcosme sont placés l'un à côté de l'autre. Vous avez un verre, objet de l'industrie de l'homme, de la main et du souffle, et il est comparé à une étoile, à un astre brillant. Et cela vous rappelle la phrase du Coran à propos de Dieu : "Il est aussi loin de vous que la dernière étoile, il est aussi près de vous que votre artère jugulaire".

Ensuite, il est dit que c'est un olivier, qui n'est ni d'Orient ni d'Occident, parce qu'à ce moment là, les dénominations religieuses s'effacent. Il n'y a plus d'Orient, il n'y a plus d'Occident, il n'y a plus de christianisme, il n'y a plus d'islam, il n'y a plus de judaïsme, il n'y a plus de bouddhisme, c'est "... lumière sur lumière ...". Ce n'est pas un remplacement des voies ardues, le moyeu tout seul ne peut servir à quelque

chose, il faut qu'il y ait une roue, il faut que la réalité, la vérité s'incarnent. Il faut que, comme le dit la tradition musulmane "il y ait autant de vérités que de fils d'Adam" et les fils d'Adam sont comparés aux roues de la Loi. Mais en vérité, au bout du parcours lorsqu'on se trouve à l'endroit où la Connaissance et l'Amour correspondent, où la fleur tendre, la fleur que l'on respire, évanescence, la rose et le feu qui dévore sont unifiés, sont Un, à ce moment c'est lumière sur lumière, et "the rose and the fire are one". Ce qui est important c'est que cette vérité ne se grignote pas, elle n'est pas un point d'aboutissement. Dieu guide vers cette lumière ceux qu'Il veut, et c'est là le grand mystère, le mystère des mystères, le *sirr al asrâr* comme on dit en arabe. Aucune habileté, aucune réflexion ne peut y arriver s'il ne se produit pas quelque chose qu'on ne nomme pas, mais ce quelque chose d'entièrement gratuit peut se donner à des êtres très frustes, d'apparence très humble et se refuser à des docteurs de la Loi très savants. C'est le thème de Faust, et c'est un thème qu'on retrouve très souvent dans toutes les traditions.

Je me souviens d'un bibliothécaire de Berne à qui j'avais montré Bénarès. Il me dit : "Combien d'idiots, d'arriérés, d'éclopés, de borgnes, de culs-de-jatte, combien de gens qui se traînent dans la poussière, et pourtant j'ai vu sur eux plus de visages transfigurés par la joie, rayonnants de joie que pendant toute l'année à Berne dans la bibliothèque".

Ce que je veux dire, c'est que cette connaissance unitive, symbolisée par la lumière, est non seulement unitive et extinctive, mais aussi gratuite. Elle n'est pas le résultat, elle est point de départ. C'est le début de tout. Ce n'est pas quelque chose qu'on grignote, sur quoi on ajoute. Et vous savez combien j'aime cette phrase qui dit qu'on ne peut pas communiquer une réalité, une vérité comme un paquet ficelé transmis d'un homme à un autre. Ca, c'est l'effort de tous les universitaires. En

fait, on ne peut pas transmettre de réalité, on ne peut pas transmettre de vérité, on ne peut rien démontrer, tout ce que l'on peut, c'est réveiller le tigre qui dort en chacun de nous. C'est une de mes phrases préférées, elle est taoïste. Et tout ce que l'on peut faire c'est réveiller le tigre et faire que le disciple se mette à rugir. S'il reste disciple et s'il dodeline de la tête en répétant ce que dit le maître, c'est faux.

D'ailleurs, dans la Bible, à un moment donné, les disciples d'Emmaüs dans l'auberge rencontrent un homme. Ils ne savent pas que c'est le Christ, ils ne le reconnaissent pas. Ils restent avec lui, ils mangent, ils boivent, ils partagent le pain. Le Christ - ça rejoint le thème du maître - le Christ ne se fait pas connaître. Et comment reconnaissent-ils qu'ils ont vu le maître des maîtres ? Sur la route, après qu'ils soient sortis de l'auberge, l'un des disciples dit à l'autre : "C'est curieux, ne sens-tu pas que ton coeur bat plus fort et plus chaud en toi ?". Donc, ce n'est pas le Christ qu'ils ont reconnu, c'est une vitalité, une chaleur, un feu nouveau qu'Il apporte. C'est comme ça qu'ils ont su quelque chose, que la rencontre s'est produite. Donc, la vérité se trouve d'abord ressentie et éprouvée ; elle n'est pas enseignée, elle n'est pas communiquée. C'est Pilate qui croit qu'il y a une vérité à communiquer et qui commence un jeu dialectique avec le Christ. Il lui demande : "Qu'est-ce que la vérité ?" et il s'attend à un débat courtois, comme pouvait le faire un philosophe stoïcien ou un homme de Dieu, un gnostique, enfin, qu'il lui explique. Le Christ n'explique rien du tout, il répond par un témoignage, il dit : "Je suis la Vérité". C'est-à-dire qu'il répond d'une manière absolument scandaleuse pour Ponce Pilate. En fait, il ne répond pas, il est à côté de la question. Mais à ce moment là il n'y a plus de question, il a aboli les questions. Et il dit ensuite, en rectifiant le tir : "Je suis la Vérité, et la

Voie, et la Vie". Là, le débat se pose réellement. Et ce n'est plus une discussion de philosophe proconsul qui administre, qui gère, ce n'est plus un débat d'intellectuel au pouvoir, mais c'est une évidence de plénitude intérieure. On ne dit pas ce que fait Ponce Pilate en entendant cela. Probablement, il ne comprend même pas, mais il laisse partir le Christ. Il n'y a plus de débat.

Or, dans le Coran, vous avez à peu près la même chose, mais sous une forme un peu plus anecdotique. Moïse reçoit sa mission et il dit : "Je ne m'arrêterai pas jusqu'à ce que j'ai rencontré le *Madjmour al-bahreïn*, l'endroit où les deux eaux se réunissent" (1). Ce sont les colonnes d'Hercule, c'est l'alpha et l'oméga, c'est le début et la fin, le oui et le non, l'affirmation et la négation. C'est aussi la *shahâda*, le *lâ ilâha illa'LLâh* (2). La suprême négation lâ au début et la suprême affirmation Allah à la fin et entre les deux, tout se passe. Moïse va à la rencontre de cet endroit où les deux eaux se rejoignent, symbolisé sur le plan terrestre par la Mésopotamie, l'endroit où le Tigre et l'Euphrate se rejoignent. En effet, le Tigre est salé et va très vite, il est âpre, il a des bords rocailleux alors que l'Euphrate est plus distendu, il se traîne et son eau est moins salée.

Alors Moïse dit : je ne m'arrêterai pas avant d'avoir rencontré l'endroit où les dualités s'abolissent, où il y a une unité, où il n'y a plus de toi et de moi, où il n'y a plus une connaissance et un objet connu, où il y a seulement le *nûr ala nûr*, la lumière sur lumière dont on parlait tout à l'heure, le point où l'on passe à travers

---

(1) Cf. Sourate 18.

(2). Il n'y a de Dieu que Dieu.

le miroir. Moïse dit : "Homme de volonté, je ne m'arrêterai pas avant". Il est bien attrapé car il dépasse l'endroit où les deux eaux se rejoignent, il va au-delà. Et celui qui trouve, ce n'est pas lui, le prophète Moïse, c'est son poisson qu'il a emmené avec lui pour le frire au déjeuner. Il s'échappe de la poêle à frire et se place au *Madjmour al-bahreïn*, au lieu d'union des deux eaux, ce qui fait que Moïse arrive au point d'union, au *nûr ala nûr*, à la lumière sur lumière, par une *métanoïa*, un retour sur soi. Et c'est ainsi que la connaissance se transmet, non pas d'un maître à un disciple, mais par un retournement de soi-même sur le Soi, de l'individu sur l'être qui est en lui et c'est pourquoi les taoïstes disent qu'on ne peut jamais transmettre une vérité ni convaincre personne, tout ce qu'on peut faire c'est essayer de réveiller le tigre qui dort en chacun de nous. C'est là où la notion de lumière est commune au christianisme, au bouddhisme, à l'hindouisme, à l'islam et au judaïsme, dans le *Cantique des Cantiques* en particulier. Et dans l'islam vous avez la même assimilation dont je parlais tout à l'heure du *verre et de l'étoile*. D'une part le verre, objet soufflé, chose façonnée par l'artisan où le souffle et la main concourent. D'autre part, l'étoile qui fait que la vérité est à la fois *transcendante et immanente*, transcendante comme l'étoile la plus lointaine, immanente comme l'artère qui bat à l'intérieur de nous-mêmes. Vous avez ceci dans le christianisme avec la rosace. La rosace de Chartres, la rosace de Notre-Dame réunissent à la fois la dernière méditation de T.S. Eliot dans les "Four Quartets" "*the rose and the fire are one*", la dernière vision de Dante "*l'amor che move il sole e l'altre stelle*", et également l'expérience du mystique qui fait que tous les moyeux de la roue - les fils d'Adam - viennent vers ce vide unique où il n'y a plus que lumière sur lumière. Ceci est symbolisé dans le christianisme surtout par la rosace, où il y a l'oeuvre de verre. Vous

avez aussi bien le symbole du miroir que celui de la lumière parce que cette lumière décomposée en émeraude, en rubis et ainsi de suite, fait une lumière totale, blanche. Ce qu'il y a de plus tendre, de plus fugace, la fleur, se trouve uni au flamboiement déchirant - grand coup de cymbale - de la vérité transcendante, absolue.

En islam, cela est symbolisé par la calligraphie de lettres or sur fond noir. C'est ce que dans les traditions occidentales on appelle *darkness made visible*, l'obscurité rendue visible, parce que si on veut aller au-delà de l'Être, au-delà d'Allah, la relation entre l'obscurité au-delà de l'Être, au-delà de la Lumière, est la même qu'entre *Hua*, le Lui musulman, et Allah, c'est-à-dire entre le non-être et l'être. *Hua* est supérieur même à l'Être, il va plus loin que Allah. Allah résume toute la création manifestée, *Hua* est de l'autre côté de la manifestation. Dans la calligraphie musulmane, on essaye de le rendre. Encore une fois, c'est un autre symbole que je vous propose parce que le langage dialectique s'arrête, on ne peut plus se référer qu'à des symboles, ça touche d'ailleurs un autre aspect de Jésus dans le Coran. Dans le Coran, Marie arrive en tenant Jésus dans ses bras. Elle est insultée, on lui demande d'où elle vient. Elle se contente de montrer Jésus du doigt. Ça ressemble à la parole du Christ qui répond à une question par un témoignage. Marie répond à une question par un témoignage, elle montre du doigt le Christ. Et c'est le geste qu'on trouve dans toute la peinture renaissante, qu'on trouve chez Léonard de Vinci. Elle ne parle pas, elle se tait mais elle montre.

Dans la calligraphie musulmane on prend un fond noir intense, très noir. Et sur ce noir, on met des caractères en abîme ou en miroir et c'est souvent la lettre *huwa* qui se regarde, qui se mire, le non-être qui se mire en lui-même et vous l'avez en tracé d'or sur fond noir. C'est le

moyen d'exprimer quelque chose qui va au-delà de "lumière sur lumière". C'est l'obscurité et la lumière mêlées, et le noir de jais devient aussi transparent à la connaissance plénière qui réunit l'intelligence et l'amour, que le grand éclat du jour. Dans un livre que je suis en train de préparer, il y a un chapitre que j'intitule "Une heure avant l'aube". C'est la traversée de la nuit et c'est le moment où le soleil n'est pas encore visible, n'est pas encore tangible, mais il se fait sentir à travers le noir. C'est ce qu'a essayé de rendre par exemple le peintre moderne Rothko qui à la fin de sa vie, avant de mourir, a fait des tableaux tout noirs mais gorgés de pourpre, gorgés de vert. Dans la chapelle de Houston, vous voyez que ce noir, qui paraît ennuyeux à première vue, est en réalité un noir rempli de lumière. Je me rappelle avoir été dans cette chapelle avec Dominique de Ménéil et ce jour là, un chanteur hindou psalmodiait. Nous avons entendu cette psalmodie hindouiste devant les tableaux noirs de Rothko. J'avais l'impression que la psalmodie se déroulait en lettre de feu, d'or, de lumière sur ceux-ci.

Il y a un mot que Claudel emploie à propos de la blancheur, il dit "elle a posé sur la table le lait noir", c'est-à-dire que Claudel ne décrit pas le lait par une évidence qui est sa blancheur, mais en parlant du lait noir ; ce qu'il indique, c'est son épaisseur, sa profondeur. Et là, on va au-delà de lumière sur lumière, on arrive à un point où on ne sait plus si c'est le noir ou si c'est la lumière qui l'emporte. J'ai quelques calligraphies de ce genre chez moi, en particulier une qui m'est très chère. Elle m'a été donnée quand j'étais tout jeune au cours de mon premier pèlerinage, par Ibn Séoud le Vieux. Elle représente justement le *lâ ilâha illa'LLâh*, la *shahâda*, en lettres d'or sur fond noir. Vous savez que la Ka'aba est couverte d'un drap noir avec des inscriptions en or qui en font le tour. Elle n'est

achevée d'ailleurs que par le mouvement du pèlerin autour, ce mouvement n'achève même pas l'architecture, il est l'architecture. C'est l'impression que j'avais à Borobudur également, mais là j'anticipe sur ce que je dirai du pèlerinage dans quelques jours lorsque je parlerai de Borobudur et de la Mecque.

Alors cette lumière, qui est représentée par un *darkness made visible*, on la trouve chez Claudel, on la trouve dans la calligraphie musulmane, elle a son pendant dans la rosace et donc aussi dans la roue de la Loi, le *dharma-çakra* représenté dans les mandalas sous une forme multicolore. En réalité, c'est comme la rosace des cathédrales, toutes ses couleurs se fondent dans la lumière indifférenciée qui, comme le dit le Coran, n'est ni d'Orient ni d'Occident.

Un jour, je me trouvais en Turquie et l'une des plus hautes autorités de Turquie, autorité profane, me dit : "En l'honneur de votre père Haïdar Bey, je vous accorde n'importe quoi, formulez un vœu", un peu comme dans les Mille et Une Nuits. Alors je réponds : "J'aimerais qu'on rouvre une fois, pour un jour, le tekke originaire de Galata, le cloître des derviches tourneurs". Il me dit : "Mais c'est impossible, vous savez très bien que ce n'est plus qu'une fête folklorique qu'on fait en décembre, à Konya. Cela troublerait l'ordre public que de faire tourner les derviches dans leur lieu, dans le couvent de Galata où le poète Nedim Galipdede est enterré". J'ai répliqué : "Vous m'avez dit de faire un vœu, n'importe lequel, j'ai exprimé celui-là". Alors il a répondu : "Je n'ai qu'une parole, allons-y". Les derviches sont venus de tous les coins de la Turquie. Ce qui a été fait ce jour là, ce n'est pas moi qui l'avais demandé, c'était eux : ils ont sorti toutes les calligraphies noires avec les lettres d'or dessus et les ont suspendues. La salle avait la forme d'un octogone, parce que la vraie salle

des derviches est octogonale, elle n'a pas forme de terrain de basket comme on le voit à Konya en décembre. Le nombre des piliers, la distance entre les piliers, répondent aussi à un rythme symbolique, de telle sorte que l'élément visuel de la calligraphie et le rythme architectural correspondent aussi à la musique et à la danse, et le tout doit faire une réalité unique. Cela a duré un jour. Après, tout le monde est rentré chez soi. Cela n'a eu lieu qu'une fois mais les derviches qui étaient là en pleuraient car cela ne s'était pas produit depuis un demi-siècle. J'ai pu le filmer, le film existe encore. A ce moment là, ce que les derviches ont réclamé et ce que j'ai voulu leur donner pour qu'ils tournent, ça a été le *nûr ala nûr*, lumière d'or sur lumière noire, les deux choses étant unies.

Je voudrais, en terminant, dire en quoi ce thème de la lumière rejoint les autres thèmes. Par le thème de la lumière, qui n'est pas uniquement un thème visuel, la connaissance devient rythme et symbole et c'est en cela qu'elle est l'enseignement initiatique par excellence. Si la lumière a pour signification la plus fréquente dans les traditions d'être connaissance, (encore une fois ni intellectuelle ni sentimentale, mais connaissance intuitive où tout se réunit dans un holisme total) alors, l'enseignement initiatique n'a pas d'autre but que cette lumière. C'est pourquoi en traitant par la suite de l'enseignement initiatique, du maître spirituel, du disciple, de la quête initiatique, je n'ai pas l'impression que je vais m'éloigner du thème de la lumière, du thème de la connaissance. Et le pèlerinage qu'est-ce que c'est, sinon le voyage au bout de soi-même, l'extinction du petit soi pour retrouver le grand Soi de l'être.

Sur le thème du pèlerinage, je vous évoquerai quelques pèlerinages qu'il m'a été donné de faire, à Bénarès, Bodh

Gaya, Lhassa, la Mecque, Jérusalem, Bethléem... A chaque fois il s'agit de la même chose, la marche chevaleresque vers Saint-Jacques-de-Compostelle ou la marche vers la Terre Sainte ont aussi le même principe. Et là, vous avez le mot très beau de Philon d'Alexandrie qui comparait la Jérusalem transcendante, absolue et céleste à la bague de Dieu. A la fin des temps, Dieu imprime sa bague dans la cire molle, la Jérusalem de terre, et il constate que, *lâ ilâha illa' Llâh*, les deux correspondent. Et je répète ces paroles de Milosz qui disait de Jérusalem :

" Tu n'es pas un désert de pierres liées de chaux,  
de sable et d'eau  
Comme les villes des hommes,  
Mais au sein du Réel, dans le silence de la tête,  
Le planement muet de l'or intérieur". (1)

Là aussi, il y a le thème de la phosphorescence qu'on retrouve chez les Rois Mages, parce que la paille qu'il y a à Bethléem, c'est de l'or, elle scintille. C'est la paille dans les ténèbres et on retrouve le même thème dans la calligraphie musulmane. Vous avez la paille qui est de l'or, thème d'ailleurs repris par les alchimistes, et la paille qui brille dans l'obscurité, et l'obscurité de la grotte où est né le Christ qui correspond d'ailleurs à l'obscurité de la grotte centrale de la Mecque et de la grotte dans laquelle Mahomet a trouvé refuge en s'enfuyant de la Mecque. Il s'agit à chaque fois de ce renfoncement vide, creux et sombre qui contient pourtant toute la lumière du monde.

Le thème du pèlerinage, donc, rejoint le thème de l'enseignement initiatique et le thème de la lumière. Les deux thèmes suivants se rapporteront au temple et à l'habitation.

Qu'est-ce que le temple si ce n'est le corps humain ? Et

---

(1) O.V. de L. Milosz, Poèmes, Fribourg, 1944.

ceci est apparu à Schwaller de Lubicz (2), en Haute-Egypte. Le temple c'est l'homme, c'est le corps humain, mais c'est également un rythme qui n'est plus intellectuel, qui n'est plus sentimental, qui est à la fois de l'ordre de la pensée parce qu'il est mathématique, et de l'ordre de l'émotion parce qu'il est artistique et esthétique. C'est pourquoi l'architecture touche à la fois au ciel et à la terre. Je ne fais pas de différence entre le temple divin et l'habitation de l'homme, et c'est pourquoi je terminerai par l'habitation, par la yourte, et par les tentes des indiens parce qu'elles sont construites exactement comme des temples et sont faites pour que l'homme y vive. Je dirai que cette nécessité de vivre, mais de vivre avec plénitude, de vivre pleinement, est peut-être l'élément commun aux exposés que nous allons lancer.

---

(2) Le temple dans l'homme, Dervy Livres, collection "Architecture et symboles sacrés".